

Ted Schweik

La Lumière Du Crépuscule

« Basée sur des faits réels, cette histoire est une fiction.
Toutes les situations et les personnages sont imaginaires.
Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant
existées ne serait dès lors que fortuite. »

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9267-7

© Ted Schweik

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PROLOGUE

Le temps qui passe.

S'il est un inéluctable paramètre, c'est bien celui du temps qui passe. Aucune trêve, aucun répit ne nous est offert lorsqu'il s'agit des secondes, des minutes et des heures qui s'écoulent, nous entraînant inexorablement vers un avenir que nous croyons contrôler.

La beauté de l'instant présent n'a d'essence que dans son éphémère existence et nul ne pourra jamais prédire avec une absolue certitude ce que sera l'instant d'après. L'Homme croit que sa destinée lui appartient alors qu'en réalité elle se construit au gré de ses actes et des actions d'autrui. Chacun a le libre arbitre de sa pensée mais aucun n'observe vraiment de contrôle sur un choix. Il n'est point de desseins préétablis, mais des milliers de destins dictés par des

options, fluctuant au gré des instantanés de la vie. Chaque être humain garde en lui la mémoire des chemins de son existence comme une longue et sinueuse route serpentant aux confins des souvenirs, chaque personne conserve en elle les traces du passé, semblables à de minuscules vaisseaux navigant sur des océans de remous affectifs ; chaque individu pensant, réfléchissant, doué d'intelligence, peut espérer sauvegarder ce qui lui semble le plus important en enfouissant au plus profond de lui-même des informations capitales qui ressurgiront au fur et à mesure des demandes émotionnelles.

Croyez-vous en la mort de toute chose ?

Qu'est la mémoire d'un corps sans vie ? En a-t-il une ? Sommes-nous nés le jour d'une mort ? Est-ce que l'âme décrite par les philosophies mystiques voyage comme l'oiseau migrateur, cherchant un refuge, une nouvelle existence pour parfaire une continuité intangible ?

Nous sommes pétris de questions sans réponse lorsqu'il s'agit de s'adonner aux pronostics de l'éventualité d'une vie post-mortem et pourtant nous voulons tous croire que nous sommes éternels. N'est-ce qu'une injuste sensation d'égoïsme ou juste la nécessité de se sentir vivant qui nous pousse à nous croire unique et pérenne ? L'Homme n'a-t-il pas toujours espéré être et perdurer au-delà des âges et du temps ? Ne lui faut-il pas sans cesse cette pernicieuse et rassurante gloire, qui n'a de consistance qu'à travers les perversions illusoire d'une pseudo célébrité ?

Le temps qui nous relie à notre existence terrestre n'est dicté que par les lois de notre rythme cardiaque, lui-même influencé par notre propre volonté à lui insuffler une cadence raisonnable ou infernale. Plus ce temps nous paraît

court, plus nous croyons que nous allons survivre dans un ailleurs, et plus nous nous acharnons à réussir cette reconversion en lui attribuant des critères basés sur nos connaissances.

Que pouvons-nous espérer d'un futur dont nous ne connaissons rien, pas même la plus petite information, future théologique ou scientifique ?

Pour qui bâtissons-nous nos souvenirs ?

Est-ce là notre rôle que de transmettre aux générations futures nos connaissances, nos inventions, nos espérances, nos erreurs, notre suffisance et nos doutes ?

Est-ce notre rôle ou est-ce un besoin de se sentir utile pour perdurer ?

Est-ce un rôle ou une obsession ?

Est-ce une obligation instinctive, un ressort mécanique, un réflexe de survie ?

Nous croyons tous avoir un rôle à jouer, mais avons-nous seulement conscience de celui que nous jouons en permanence ?

Que sommes-nous supposé faire ?

Ce n'est pas une question d'ordre professionnel. Que sommes-nous censé faire avant de disparaître dans les Limbes, au Paradis ou en Enfer ?

Quel est le but de notre histoire ?

Quel profond mystère guide nos pas de la naissance à la mort ?

Se raccrochent à une espérance ceux qui croient en l'existence d'un Dieu qui les sauvera d'une fin terrestre en leur offrant un devenir immatériel. Notre corps, symbole de toutes nos jouissances, nos forces et nos faiblesses ne

devient alors qu'une enveloppe charnelle cessant de lutter contre les outrages du temps pour terminer lambeaux de peau, fragments osseux et dégénération fongiforme, nourrissant la terre de ses sécrétions méphitiques.

Subsisterai alors l'âme !

Entité spectrale prolongeant la vie au sens spirituel du terme, l'âme est prétendue le reflet de notre appartenance à certaines théories religieuses, répandant l'idée qu'il est indispensable de vivre au-delà du royaume des morts. Il est indispensable en effet à l'Homme de croire que son âme va continuer sans quoi où en serait sa quête de destinée ?

Où en seraient ses croyances mystiques ?

Dans quel état se retrouverait-il s'il apprenait d'une source formelle qu'après son dernier souffle il ne serait plus rien qu'un vide sidéral semblable à l'éternité qui le guidait avant sa naissance.

Il est certes plus aisé de Croire, de se voiler du rideau opaque des méconnaissances, que d'accepter la triste réalité d'une fin sans lendemain. Nous pleurons tous nos disparus tandis que nous souhaitons invariablement les revoir un jour, dans un autre monde, ailleurs... quelque part...

Où ?

Sous quelle forme ?

Les reconnaitrions-nous alors par la parole, la vue, l'odorat primitif, ou passerions-nous à côté d'eux sans même nous soucier de leur nouvelle existence ?

En ont-ils seulement une ?

Pourquoi systématiquement nous faire croire que l'instant d'après existe, alors que nous ne pouvons pas prouver qu'il en est un ?

L'espoir ?

Est-ce cela l'espoir ?

Toutes les croyances, balivernes ou faits avérés, ne sont-ils pas seulement destinés à préparer le terrain d'une fin annoncée ?

Si l'on se place d'un côté purement scientifique, personne n'est revenu de derrière le voile de ses obsèques pour nous confier son récit. Personne ne saurait donc décrire, écrire, dire, ou même suggérer avec l'aplomb d'une exactitude, si notre âme souffre, s'émerveille, s'endort, jouit, pleure ou rit.

Les seules certitudes que nous ayons sont celles d'une cessation pour une éventuelle transition.

Regardez un chronomètre ou votre montre.

Observez les aiguilles ou les chiffres qui défilent aux rythmes réguliers des pulsations temporelles et prenez conscience que chaque millième de seconde vous rapproche de l'éternité négative.

N'est-ce pas angoissant ?

Réagiriez-vous de la même façon si vous étiez dans une file d'attente, un embouteillage, devant la fin d'un match de football, si les secondes et les minutes qui vous paraissent des heures interminables étaient les dernières que vous passiez ?

N'attendez pas avec impatience la fin d'un événement ou d'une perspective, car il se pourrait que ce soit vos derniers instants.

Il se *pourrait*, car nul fait n'est avéré lorsqu'il s'agit d'entrer dans des considérations d'ordre existentiel. Le temps qui passe provoque en nous des microfissures qui ont pourtant le caractère radical du chemin parcouru. Nous avons beau nous accrocher à de futiles placebos chirurgicaux, nous laisser berner par de pseudos produits

n'ayant de miraculeux que la croissance financière des industries chargées de leur développement, nous abreuver d'espoir imbécile en créditant les thèses de charlatans vantant les mérites d'une jeunesse retrouvée par l'apport journalier de crèmes, d'onguents, de pilules et autres masques de jouvence, la destruction cadencée de notre carcasse restera la marche principale jusqu'à l'inéluctable.

Prenez-vous des photos ?

Cette question peut paraître absurde si l'on se contente de réagir par une affirmation ou une négation. Mais creusez un peu plus profond et vous verrez qu'il existe un cimetière dont vous ignoriez la réalité.

Les albums de photos de famille sont d'immenses champs de morts alignés dans une éternité de papier glacé et rangés dans un mausolée de pages cartonnées. Nous avons tous des dizaines de cliché souvenirs, nous rappelant la proximité d'un proche parent ou ami, présentant à la descendance les lignées précédentes. Observons avec attention tous ces visages pétrifiés, toutes ces personnes dématérialisées et donnons-nous la preuve qu'ils existèrent fut un temps. La photo a cette triste réalité qu'elle fige dans un monde parallèle la matérialité d'un instant présent.

Qu'était l'instant d'après ?

Qu'étaient leurs instants d'après ?

Leur vérité du moment ?

On se plonge dans des affres de souffrance et l'on se dit qu'à cet instant précis *ils* étaient avec nous, *ils* riaient avec nous et que c'était l'illusion du bonheur. Lorsque que l'appareil fixe sur la pellicule l'instantanée de vie qu'il a devant son objectif, il crée un monde où toute chose est déjà morte, où chaque Etre est un fantôme, où chaque sourire est une grimace morbide prolongeant nos pleurs, notre

compassion, notre amour, dans une vague de souvenirs imposés.

Au XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, les familles avaient pour habitude de photographier leurs morts dans l'espoir qu'ils passeraient plus aisément d'une vie à l'autre. Ce petit recueil photographique s'appelait *le livre des morts*. Bien que ce soit une projection terriblement macabre de la réalité du moment, ne pensez-vous pas que nous faisons de même avec nos films vidéo, nos prises de vue familiales, nos séances grotesques d'alignements théâtraux.

« Souriez... vous êtes mort ! »

L'être humain a cette délicieuse faculté paradoxale de vouloir se projeter dans l'avenir tout en se nourrissant du passé. Encore faut-il qu'il tire les leçons de ce passé afin de revenir grandi dans le présent. L'Histoire nous prouve pourtant que nous avons beau nous goinfrer de passé, le présent restera toujours la certitude implacable ; quant au devenir, il restera à jamais celui qui se découvre.

Vous avez déjà passé un peu de temps à lire ces lignes.

Avez-vous ressenti l'effet du temps ou juste un peu de plaisir ?

PREMIÈRE PARTIE

JOYEUX NOËL

*Qui se rappelle de ces moments, où le temps s'arrêtait
pour un temps?
Et de ces nouveau-nés d'antan, qui sont de vieux morts
maintenant?
Blankass*

*Nous avons inventé les images pour qu'elles nous
regardent!
Serge Tisseron*

CHAPITRE I

Décembre 2003

Immobile et silencieuse, elle trônait sur son promontoire, comme pour mieux surveiller la ville en contrebas. La lumière diffuse qui filtrait à travers ses lourds rideaux de laine la faisait ressembler à ces manoirs anglais, stars des films d'épouvante, où flottaient d'inquiétantes ombres destinées à éloigner d'imprudents visiteurs. Il n'était pourtant pas question ici de quelque fantôme en mal de reconnaissance, mais plutôt d'un état d'abandon programmé, d'une lente et cruelle érosion, confondant la bâtisse en une vieille âme usée, ternie, ne se sentant plus le courage d'accepter sa décrépitude.

Jadis fière et grande, elle n'était aujourd'hui plus que

ruine et désolation.

De la grande maison bourgeoise des années cinquante et de ses trois étages imposants ne subsistait plus qu'un palier habité, le reste étant tout entier en proie à l'abandon et au délabrement. De la grille du portail de l'entrée à la porte principale, tout était en friche, rongé par une végétation envahissante, accaparant jusqu'au moindre relief. Le chemin caillouteux et en dévers qui s'enfonçait sous des arbres centenaires n'était plus entretenu depuis fort longtemps et les stigmates de sa détérioration surgissaient comme autant de plaies béantes. Les escaliers menant au perron s'étaient fendillés avec l'âge tandis que sur les murs des lézardes couraient des soupiraux au fronton.

Le jardin s'était transformé en un conglomérat d'immondices nauséabondes, le toit de la buanderie s'était effondré et les pelouses, jadis fierté des propriétaires, étaient devenues des champs de décombres où s'épanouissaient les mauvaises herbes et les ronces. Il était loin le temps, où sous les arbres fruitiers, les dames avec leurs grands chapeaux s'adonnaient aux plaisirs sucrés de goûters dans l'herbe, où les enfants riaient, insouciant du bonheur qui les enveloppait sous son manteau protecteur, et où toutes les joies pouvaient se décliner sans peur du lendemain.

Nous étions dans les années *après-guerre* et le pays tout entier aspirait à retrouver une raison d'exister, à croire en l'avenir, à reconstruire tout ce qui avait été détruit, des biens matériels aux consciences les plus endommagées.

La maison avait été bâtie selon les règles du style de son époque : grande, spacieuse, aux plafonds élevés, aux murs épais, avec de multiples caves selon les usages – charbon,

bois, conserves – et au grenier vaste sous une charpente imposante. Des escaliers privés desservait les différents étages. L'intérieur était agencé autour de couloirs étroits menant aux nombreuses pièces, allant de la cuisine et sa dépendance au petit salon, grand salon, bibliothèque, étude, salle à manger et chambres. Avant de pouvoir faire installer le chauffage dans chacune d'entre-elles, les salles principales étaient tiédies par une immense cheminée. La cuisine et son fourneau, quant à eux, produisaient la chaleur nécessaire au confort des employés de maison. Les chambres restant des pièces froides où seules les bouillottes réfractaires produisaient leur lot de calories sous les draps épais.

Aujourd'hui, la grande demeure déperissait, victime de l'abandon de ses propriétaires ainsi que de la crise financière qui rendait sa restauration beaucoup trop onéreuse. L'unique famille héritière du domaine n'avait pas souhaité consacrer son temps et son argent à la réfection de cette dernière et seul le grand-père était resté vivre dans ses grandes pièces désolées, vieillissant avec les murs, s'y confondant dans un mimétisme allant de ses fissures de plus en plus conséquentes à l'effondrement total de sa structure. S'il n'existait pas de cimetière pour les vieilles bâtisses, nul doute que celle-ci ferait un parfait tombeau pour son propriétaire.

Il mettait un point d'honneur à ne pas quitter les lieux, certain que sa place était parmi les meubles cirés, vestiges de temps anciens qui n'auraient d'échos que dans les livres d'histoire. Sa famille, sans l'avoir abandonné, lui avait pourtant proposé des retraites plus confortables, l'avait aiguillé vers des maisons de repos spécialisées, où, disaient-

ils, il pourrait continuer à exister sans tout le tracas que lui causait sa détermination à rester au sein de murs en ruine.

C'était sans compter sur l'implacable volonté du vieil homme.

D'aucuns diraient qu'il y mettait toute sa force de caractère et sa mauvaise humeur, alors qu'en réalité il souhaitait ardemment qu'on lui obéisse, même s'il devait pour cela s'obliger à quelques sacrifices. Il ne serait pas dit qu'à son âge, fut-il avancé, il ne serait pas capable d'assumer seul les contraintes d'une vie moderne, loin des commodités bourgeoises qui l'avaient vu grandir.

Il avait surmonté des épreuves autrement plus conséquentes.

Gaston De Saint-Albois allait sur sa quatre-vingt-seizième année.

Il se déplaçait difficilement dans les couloirs sombres et froids de sa grande demeure mais n'avait pas cédé d'un pouce aux avances de ses petits-enfants qui lui promettaient des soins institutionnalisés, dans des maisons aux murs blancs, aux couloirs moins sombres mais pas beaucoup moins froids, où se côtoyaient sans réelle affection des dizaines de locataires, tous aussi conscients du fait d'intégrer, en acceptant l'invitation, leur chambre pré mortuaire.

Le vieil homme refusait de se faire servir une soupe tiède autour d'une table de grabataires bavant dans leurs assiettes, entourés par des aides-soignantes débordées qui ne pouvaient décemment céder aux nombreux derniers caprices de leurs pensionnaires. Gaston refusait qu'on lui lave son dentier, qu'on l'aide à s'asseoir sur le cabinet de toilette, qu'on le sonne à l'heure des repas, qu'on lui fasse son lit,

qu'on lui fasse systématiquement la lecture, qu'on l'oblige à s'asseoir dans le salon commun pour regarder des émissions de télévision aussi insipides qu'imbéciles.

D'ailleurs, il ne pouvait supporter qu'on l'oblige à quoi que ce soit.

Malgré les années qui le faisaient boiter, se recroqueviller, s'arc-bouter sous la douleur des rhumatismes, Gaston conservait sa vivacité grâce à un esprit toujours aussi vaillant. Certes, il ne pouvait plus lire de grands livres comme autrefois, ne pouvait plus se mouvoir avec autant d'aisance, ne pouvait plus descendre dans le jardin ni faire ses courses tout seul, mais il savait se débrouiller, ne commettait pas d'erreur de jugement et assumait sa situation avec beaucoup de caractère.

Ses petits-enfants croyaient certainement bien faire, voulant le protéger en lui proposant une maison de retraite, mais Gaston ne pouvait pas supporter qu'on le pense suffisamment âgé pour accepter pareille humiliation. Car, de toute sa vie, il n'avait pu se contraindre à être épaulé, soutenu ou même aidé. Forgeant son tempérament à travers les multiples épreuves qu'il avait dû traverser, il avait su affronter les événements avec force, s'en était toujours sorti en attaquant de front les situations les plus extrêmes, et non en se faisant seconder pour mieux les appréhender. Il avait survécu à beaucoup de traumatismes, avait traversé les deux guerres mondiales sans dommage, l'occupation allemande et ses contraintes, les crises en tout genre, et ce n'était pas aujourd'hui que l'on pourrait s'autoriser à lui faire la morale sous prétexte qu'il était devenu *trop vieux* pour la société.

Il s'était tout de même rangé à quelques accommodements, notamment en acceptant la venue d'une

aide ménagère tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, mais persistait dans sa détermination à vouloir vivre seul. Veuf depuis de très nombreuses années, il s'était habitué à cette forme de solitude, fuyant le quotidien comme il le pouvait, en écoutant des émissions de radio, ou en s'asseyant devant son poste de télévision. Ce n'est pas tant qu'il aimât regarder le petit écran, mais sa seule présence suffisait à le réconforter dans ses moments de doute. Puis il y avait, heureusement, toutes les heures où Paulette Santino, son aide à domicile, venait et lui faisait la conversation.

Avec l'avènement des grandes surfaces de distribution, le « progrès » avait peu à peu rayé des villes les petits commerces de proximité, et Gaston, qui ne pouvait conduire pour des raisons évidentes de sécurité, s'en remettait désormais à Paulette pour tout ce qui était du domaine des courses de première nécessité. Cette dernière lui donnait aussi un coup de main pour rédiger ses formulaires administratifs, ainsi qu'elle le tenait au courant de la vie du quartier en de longs monologues, résumant par-là même les articles phares des quotidiens du jour.

Gaston refusait simplement une chose, qu'on lui fasse la lecture de son courrier personnel. Quand il lui arrivait d'en recevoir, il le déchiffrait, certes avec beaucoup de peine, mais mettait tout en œuvre pour y parvenir de lui-même. Chaussant d'épaisses lunettes, il s'asseyait, dans un rituel, maintes et maintes fois répété, dans un confortable fauteuil et passait en revue les lignes avec une lenteur désespérante, mais une volonté tenace. Il considérait cette épreuve comme un exercice destiné à l'éloigner des salvatrices maisons dont sa famille se faisait l'écho. La seule contrainte qu'il avait vis-à-vis des courriers se rapportait aux éventuelles réponses

qu'il devait formuler à leurs expéditeurs. Depuis qu'il avait considérablement perdu de la vue, Gaston ne pouvait plus écrire sans être aidé et devait se résoudre à partager cela avec une personne de confiance. Paulette faisait très bien l'affaire lorsqu'il s'agissait d'affaires courantes, comme les vœux de la nouvelle année, mais il refusait catégoriquement qu'elle prenne part aux réponses concernant ses affaires privées. C'était alors son petit-fils qui prenait le relais, car Gaston contestait l'idée qu'un étranger à la famille puisse mettre le nez dans ses papiers et juger ainsi de ses relations et fréquentations. Il était assez rare, en réalité, qu'il reçut des nouvelles d'amis, car les années s'étant chargées de les réduire au silence, ce n'était désormais plus qu'au cimetière que Gaston pouvait pudiquement « converser » avec ses vieilles amitiés. D'ailleurs, il ne s'y rendait plus qu'à l'occasion des fêtes de La Toussaint, considérant que fréquenter trop assidûment cet endroit propre et silencieux le pousserait malgré lui à intégrer une concession qu'il ne souhaitait pas louer de si tôt.

En cette froide matinée de décembre, Gaston attendait la venue de Paulette avec une impatience non feinte. On était mercredi, et c'était traditionnellement le jour du marché. Elle aurait passé le début de la journée à fouiner dans les étals et aurait acheté le nécessaire pour le repas de midi. D'ordinaire, elle faisait les courses au supermarché du coin, mais le mercredi elle s'imposait un passage par les commerçants du marché et achetait de quoi cuisiner un excellent repas à base de produits frais. Le vieil homme, respectueux des traditions, refusait qu'on le prive de bons mets ainsi que des bons vins les accompagnant. Son ancienne cave à charbon avait d'ailleurs été réhabilitée en une singulière cave à vins où se côtoyaient de nombreux

millésimés réputés. Peu enclin à la dépense excessive, Gaston réservait ses plus précieuses bouteilles pour les grandes occasions ou les dimanches de fête.

Nous étions le vingt-quatre décembre.

Gaston appréhendait chaque année cette date fatidique, car il allait une fois de plus devoir se déplacer dans sa famille, ce qui ne l'enthousiasmait guère, étant donné qu'il n'aimait pas particulièrement s'y rendre. Bien qu'il entretenne avec Romain des relations ponctuelles plus soutenues, il n'en était pas de même avec sa petite-fille, Sylvie, qui semblait volontairement lui tourner le dos. Il n'en ignorait pas les raisons profondes, mais c'était un état de fait qui s'amplifiait au fur et à mesure que les années passaient. Elle semblait à présent lui en vouloir pour quelque motif qui dépassait son entendement mais il ne s'était jamais avisé de lui poser la moindre question à ce sujet, préférant feindre l'ignorance. Conservant cette implacable volonté d'être craint et respecté en toute circonstance, Gaston se refusait à paraître embarrassé d'une quelconque attitude que l'on put avoir à son encontre. Jamais il n'eut même à l'esprit que le comportement de Sylvie pût être différent, tant il s'était habitué à la voir ainsi.

Comme cela était de coutume depuis de nombreuses années, Romain viendrait le chercher dans sa belle voiture climatisée. Ils traverseraient alors la ville éclairée par des centaines de décorations multicolores, longeraient les quais commerçants où s'étaient des vitrines brillantes et lumineuses, plongeraient sur la voie rapide qui les mènerait aux résidences des lotissements de banlieue et arriveraient, après une demi-heure de trajet, devant le pavillon, habilement illuminé d'une parure de guirlandes bon marché.

Dehors, un sapin déguisé les accueillerait avant que la maîtresse de maison ne vienne au devant d'eux en esquissant son plus beau sourire et s'effaçant du perron pour les laisser pénétrer dans la douce tiédeur du foyer familial.

Il cessa en une fraction de seconde d'appréhender l'instant en entendant les clés dans la serrure de la porte d'entrée. Paulette revenait du marché ; il allait pouvoir discuter un peu des potins citadins, échanger des points de vue sur la politique du pays – bien qu'elle ne le contredît jamais – s'amuser à décortiquer les derniers résultats sportifs, ainsi que deviser sur l'actualité sous toutes ses formes. Paulette était une excellente cuisinière, mais savait aussi se montrer de très bonne compagnie lorsqu'il s'agissait d'entretenir des conversations sérieuses ou plus légères. Suffisamment instruite, elle savait tenir un tête-à-tête lorsque Gaston s'embarquait dans des considérations géopolitiques ou culturelles.

Ce qui ne manquait pas de lui plaire.

Elle apparut au bout du couloir moins d'une minute après avoir refermé la lourde porte de bois de l'entrée. Elle avait certainement laissé dans le corridor ses provisions personnelles et aurait gravi les escaliers avec le panier réservé à son usage professionnel. Il la salua d'un hochement de tête poli en murmurant un accueil de circonstance. Elle lui répondit aussitôt par un franc, *bonjour Gaston*, qui ne manquait jamais de le faire sursauter. Rompus aux mondanités plus austères, le vieil homme comprenait mal qu'on put lui adresser un si tonitruant et familial salut. Il s'en accommodait, n'ayant pas vraiment le choix, mais s'en offusquait toujours un peu. Il y avait fort longtemps qu'elle s'était autorisée à l'appeler par son

prénom, et bien qu'au début il lui en fit la remarque, il s'était depuis habitué à la pérennisation de cette pratique.

Elle fila dans la cuisine pour y déposer le fruit de ses achats du jour.

— Comment allez-vous ce matin, Gaston ? Lui demanda-t-elle, alors qu'il passait le seuil de la cuisine.

Il maugréa une réponse inintelligible.

— J'ai acheté du Loup à la poissonnerie, continua-t-elle sans prêter attention à l'humeur maussade de son hôte. Ensuite je ferai cuire du riz et passerai des courgettes à la poêle. Cela vous convient-il ?

— Ça ira ! Grommela-t-il.

— Comme dessert, je nous ai pris des oranges !

— Je ne suis pas au régime, ni en prison. Y a-t-il un bon fromage au moins ?

— Ce sont des fruits de saison, et elles sont très bonnes. Inutile de faire votre mauvaise tête en invoquant des raisons de roman policier. J'ai aussi acheté un beau morceau de Tome de Savoie.

— Mais encore ?

— Pardon ?

— Vous n'avez rien d'autre à me raconter ce matin que ces poncifs culinaires ?

Elle ne releva pas la petite pique qu'il venait de lui lancer. Depuis le temps qu'elle s'occupait de ses affaires, les ronchonnements de son patron n'avaient plus de prise sur elle.

— Quelles sont les dernières nouvelles ? Reprit-il.

— Vous n'avez pas écouté les informations hier soir ? Vous savez, toutes ces disparitions d'enfants, cela devient inquiétant.

— Que voulez-vous dire ? Il y a eu un nouvel enlèvement ?

— Il me semble que oui ! Les forces de police sont sur les dents. Cela fait le quatrième enfant qui disparaît en moins d'un mois dans la banlieue lyonnaise. On parle déjà d'un tueur en série... je ne sais pas ! Mais à l'approche des fêtes de Noël, je trouve cela très triste.

— C'est bien triste, en effet, mais que voulez-vous... le monde moderne...

Ils se turent une minute, comme pour soulager la pression qui ne cessait de croître autour de cette discussion.

— Comment vont les affaires en ville ? Reprit Gaston pour détendre l'atmosphère.

Paulette suivit sur le même ton, soulagée que l'on interrompe le précédent débat.

— Aussi bien qu'elles puissent aller en cette veille de fête. Les commerçants rivalisent d'ingéniosité pour décorer leurs vitrines, mais la conjoncture actuelle étant plutôt à la récession, ils ne cessent de se plaindre du manque de clients. Pourtant les boutiques sont pleines.

— Les commerçants ne cessent jamais de se plaindre, vous le savez aussi bien que moi. Ce doit être une sorte de coutume.

— Il faut quand même avouer que le pouvoir d'achat des familles françaises est en baisse. Cela ne favorise pas la dépense, et n'aide pas le commerce à prospérer.

— Est-ce que je me plains, moi ?

Elle sourit sans répondre, sortit le poisson de son sac, puis entreprit de le vider et le laver.

— Voulez-vous m'aider Gaston ?

* * *

La matinée s'acheva comme elle avait débuté.

Paulette et Gaston s'échangèrent des banalités jusqu'à

l'heure du repas, qu'ils prirent ensemble dans la salle à manger. Les habitudes du maître de maison étaient précises et non modifiables. L'on devait dîner et souper dans la salle prévue à cet effet, tandis que le café, accompagné de petits gâteaux secs, se prenait au salon.

La pièce sentait l'encaustique et le renfermé.

Le vaisselier, les commodes et autres buffets étaient cirés de nombreuses fois par mois, alors que les grands fauteuils de cuir inutilisés étaient recouverts d'un drap protecteur, leur donnant un air fantomatique lorsque le jour déclinait. Le poste de télévision était caché au fond d'un meuble, et seule une radio antédiluvienne trônait sur une desserte à roulette que Gaston traînait avec lui lorsqu'il passait de pièce en pièce. De grands tapis brodés s'épalaient sur un parquet ciré avec autant de soin et d'assiduité que le reste du mobilier, et les rideaux étaient toujours tirés devant les fenêtres. Gaston n'aimait pas savoir qu'on put le surprendre à travers les vitres lorsqu'il déambulait chez lui, c'est pourquoi il mettait volontairement cette barrière entre le monde extérieur et son intérieur sécurisé. Une grande table, recouverte d'une nappe immaculée, se tenait au centre du salon, ses chaises empaillées à hauts dossiers finement ciselés soigneusement rangées tout autour, comme pour inviter d'éventuels convives à une assemblée romanesque. Cette dernière était suffisamment imposante pour accueillir une dizaine d'invités, mais il était loin le temps qui l'avait vu participer à de pareilles festivités. Quant au café, il était servi sur une table annexe de moindre importance, flanquée de deux chaises plus petites.

Paulette débarrassa pour s'atteler à la vaisselle.

Son patron ne lui ayant pas encore offert le confort

moderne d'un lave-vaisselle, c'est à la main qu'elle devait s'astreindre à récurer les plats, gratter les assiettes et les nombreux couverts ; tandis qu'il s'octroyait une petite sieste. Une fois cette corvée terminée, elle devait sans tarder se mettre au ménage, à la lessive, à l'encaustiquage fastidieux, et à toutes les contraintes que ne manquait pas de lui imposer cette vieille et imposante bâtisse par l'intermédiaire des exigences de Monsieur. Les ronflements du propriétaire des lieux l'accompagnaient alors dans sa tâche bien qu'elle eût préférée quelques douces mélodies radiophoniques.

Mais Gaston était un homme dur, à l'exigence aussi acérée que son caractère.

Aucun bruit ne devait perturber son repos. Et si par malheur on venait à transgresser cette règle, il fallait s'attendre à de vives réprimandes, ainsi qu'une retenue conséquente sur salaire.

Paulette savait cela depuis fort longtemps et s'était très vite habituée à la situation. Son emploi comme aide-ménagère l'avait aidée à sortir d'une situation financière quelque peu délicate, et Gaston rémunérait suffisamment bien ses services pour qu'elle se pliât à quelques règles de discipline, fussent-elle d'un autre âge. Elle passait la plupart de ses journées en compagnie du vieil homme, et, hormis les jours où ce dernier était d'une authentique et désagréable mauvaise humeur, elle ne pouvait pas dire qu'elle était à plaindre. Lors de la sacro-sainte sieste elle avait tellement de tâches à accomplir qu'elle ne pensait pas à autre chose, et les conversations qu'elle entretenait avec son employeur ne dépassaient jamais le cadre strictement professionnel.

Tout allait en ce sens depuis de nombreuses années et Paulette redoutait plus que tout le jour où elle devrait quitter

la maison.

Vers dix-sept heures, Gaston se réveillait.

Il était alors temps de s'occuper des affaires administratives, lorsque que cela s'avérait nécessaire, ou de toutes autres activités liées au passage du préposé des Postes. Aujourd'hui le facteur avait déposé deux lettres, ainsi qu'un envahissant lot de dépliant publicitaires. En ces périodes de fin d'année, les commerces et grandes surfaces de distribution rivalisaient dans le remplissage systématique des boîtes aux lettres, espérant que le citoyen lambda se laisserait bernier par l'attrait des produits photographiés sur le papier glacé de leurs prospectus.

Paulette ne s'en préoccupa pas une seule seconde et, selon les instructions de son patron, jeta le tout dans un grand sac poubelle destiné à la collecte de ce genre de tracts parasites, puis remonta à l'étage avec les deux courriers importants. Le premier concernait une administration française, tandis que le second, manuscrit à l'intention personnelle du vieil homme, semblait provenir d'un pays étranger.

Elle déchira la première enveloppe, s'empara d'un stylo à bille bon marché, puis suivit les instructions au bon remplissage des cases pré imprimées. Gaston suivait la manœuvre, ne manquant pas de répondre verbalement aux questions posées sur les différents feuillets officiels. Une fois cette activité terminée, Gaston ayant paraphé le tout, elle mit l'ensemble dans une grande enveloppe, la cacheta, puis la déposa dans son panier. Elle la posterait en sortant ce soir ou dès le lendemain matin.

Ce n'était pas très urgent.

— Voulez-vous que je vous lise votre second courrier ?

Lui demanda-t-elle, certaine que la réponse serait négative.

En effet, il déclina la proposition dans un grognement réprobateur.

— Vous savez bien que je préfère m'occuper de ça tout seul.

— Oui ! Mais vous auriez pu changer d'avis. Votre vue ne...

Il la coupa.

— Ne vous préoccupez pas de ma vue !

— Très bien ! Enfin, sachez que si vous le désirez, je suis là.

Il s'empara de l'enveloppe, l'examina un instant, fit une grimace, puis la jeta sans délicatesse sur la tablette de son secrétaire.

— Si vous n'avez plus rien à faire, Paulette, vous pouvez me laisser, déclara-t-il soudain.

Elle s'étonna.

D'ordinaire elle était censée rester jusqu'à l'heure du souper, hors il n'était que dix-huit heures. Elle se dit aussi qu'on était le vingt-quatre décembre et que cette date peu ordinaire influençait certainement le comportement du vieil homme. D'autant plus qu'elle savait qu'il devait passer le réveillon chez ses petits-enfants, et que cette perspective n'enthousiasmait guère son patron. Elle n'insista donc pas, sachant qu'il était inutile de discuter avec lui lorsque qu'il avait décidé quelque chose.

— Très bien, dit-elle. Votre petit-fils vient bien vous chercher ce soir, n'est-ce pas ?

— C'est ça ! Bonne soirée !

Il ne la raccompagna pas.

Descendant prudemment les escaliers menant au rez-de-chaussée, elle se fit la réflexion que le courrier manuscrit

avait semble-t-il perturbé son patron, lui qui ne laissait pourtant transparaître aucune émotion semblait affecté par la provenance même de l'enveloppe.

Elle sortit.

L'air était très froid et le ciel noir annonçait une nuit remplie d'étoiles, promettant des températures bien au-dessous de zéro. Elle s'emmitoufla dans son écharpe, réajusta son bonnet, puis prit la direction du centre-ville.

La grosse bâtisse derrière elle n'était déjà plus qu'une ombre parmi les ombres, où seul survivait un petit rai de lumière filtrant à travers le rideau du salon, unique et minuscule signe de vie au centre de ce cimetière intemporel. Perturbée par la tournure des événements qui avaient amené la fin de son service du jour, elle se retourna, comme pour se persuader que tout allait bien. En haut du petit promontoire, la vieille maison semblait la défier de sa stature imposante. Elle la trouva soudain sordide, elle qui passait le plus clair de son temps entre ses murs lézardés ne voulut pas une seconde de plus s'attarder à l'observer davantage.

Elle frissonna.

Se persuadant que c'était le froid qui lui donnait ainsi la chair de poule, elle accéléra le pas, ne se doutant pas un instant qu'elle venait de vivre sa dernière journée d'aide-ménagère et qu'elle ne reverrait plus jamais Gaston De Saint-Albois.